

## Lectures

---

Numéro 66, printemps 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57931ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(1972). Compte rendu de [Lectures]. *Vie des arts*, (66), 64–68.

LORENZO Ghiberti

**Richard KRAUTHEIMER, Lorenzo Ghiberti**, Princeton, Princeton University Press, 1970. 2 vol.; 3 pl. en couleur; 7 diagrammes dans le texte; 137 planches; 146 figures; 3 appendices: 1) liste des œuvres de l'antiquité connues de Ghiberti, étudiées directement par lui et copiées suivant une méthode d'insertion *en marqueterie*, rappelant celle des enlumineurs byzantins à l'égard de leurs modèles; 2) La chronologie des olympiades dans les *Commentarii*; 3) Analyse et transcription des documents connus antérieurement à 1956 et mis au jour depuis.

Le livre n'a jamais été plus nécessaire qu'aujourd'hui où l'offensive des médias de communication et de reproduction le condamne comme périmé. Dans le domaine de l'histoire de l'art, dans celui de la culture du moyen âge et de la renaissance, l'explosion de la consommation livresque a été telle depuis une vingtaine d'années que la demande a dépassé l'offre dans des proportions incroyables, aggravées par la spéculation de certains libraires. Il a fallu parer au plus pressé sans attendre que des banques de fiches perforées éliminent le savoir en profondeur par l'extension des références. Des corporations, comme Kraus-Thomas à New-York, ont entrepris de mettre à la disposition des chercheurs et des universités nouvelles ou en croissance, des sources bibliographiques essentielles pour l'histoire, les arts, les langues, la religion et la philosophie. Leur dernier catalogue a plus de 104 pages et de 1500 titres. Parallèlement, les presses universitaires américaines rééditent des titres épuisés parfois depuis fort longtemps, ajoutant leur effort à la multiplication des *paperbacks* qui ont le mérite de permettre à ceux qui n'ont pas les moyens de ce constituer une bibliothèque coûteuse de revenir au tête à tête avec les meilleurs ouvrages.

Parmi les très importantes rééditions en histoire de l'art, il faut donner une place privilégiée à l'ouvrage écrit par Richard Krautheimer, en collaboration avec Trude Krautheimer-Hess, sur Ghiberti, qui fut publié en 1956. Par delà une monographie passionnée et scientifique sur celui qui fut, avec Donatello, le plus grand sculpteur du quattrocento et l'un des plus grands sculpteurs de tous les temps, c'est un livre essentiel à qui veut connaître la culture de la première renaissance et le développement de l'art à Florence depuis le trecento. Ses illustrations — 138 planches et 146 figures de comparaison — sont d'une belle qualité et enchaînées selon une dialectique impeccable. Depuis 1956, de nombreux travaux, fréquemment provoqués par la première édition du Ghiberti de Krautheimer, ont paru sur le sculpteur, remettant en cause la question, jamais assoupie, de la mise en page perspective des dix bas-reliefs des *Portes du paradis* au baptistère de Florence, mais aussi attirant à juste titre l'attention sur l'importance dans l'histoire du dessin et du vitrail des cartons de vitraux fournis par Ghiberti pour la cathédrale de Florence et donnant une idée mieux documentée sur le fonctionnement et la répartition des tâches dans l'atelier de fonte en bronze de Ghiberti et de ses fils, comme sur les instruments de travail, livres, copies de traités, collections d'art, maquettes dont s'entourait l'artiste. Krautheimer a tenu le plus grand compte

des apports de l'érudition récente et examiné certaines objections faites à ses thèses avec sérénité, et même une générosité à l'égard des contradicteurs, qui sont des qualités devenues plutôt rares chez les historiens. Mais le centre de gravité de la thèse avancée en 1956 n'a pas bronché: dans le courant des échanges artistiques entre l'Italie et l'Europe de la fin du moyen âge Ghiberti fait surtout figure de grand orfèvre. Thèse qui n'est surprenante que si l'on oublie que l'art majeur au moyen âge a toujours été l'orfèvrerie, dont la technique du bronze était une branche essentielle. Dans ses *Commentarii*, Ghiberti toujours chiche d'éloges, n'en adresse (Ambrogio Lorenzetti mis à part) qu'à Andrea Pisano et au mystérieux orfèvre colonial du duc Louis I d'Anjou, Maître Gusmin. Andrea Pisano se rattache à un art français raffiné, élégant, qui a aussi interprété l'héritage de l'antiquité, celui des sculptures en bas-relief des portails de la cathédrale d'Auxerre et des croisillons de celle de Rouen, et Maître Gusmin à l'art international du troisième quart du XIVe siècle, qui le premier fit la synthèse de l'art gothique du Nord et de la résistance italienne au gothique. De sorte que dans l'esprit de Ghiberti et tout à l'opposé de son contemporain Alberti, *gothique* n'est aucunement le synonyme de *barbare*. Il est l'art qui a continué de porter la tradition classique. A la différence de la *manière grecque*, c'est-à-dire de l'art byzantin implanté en Italie, il n'a pas tourné le dos à la *nature*. Il est dommage qu'après la réédition du Ghiberti de Krautheimer il faille renoncer à voir une copie d'une œuvre d'orfèvrerie du maître dans le fermail de la chape du pape Martin V dans son portrait par Masolino au musée de Philadelphie, car les mitres qu'il exécute pour ce pape et pour Eugène IV ne survivent que dans les limbes des documents.

Mais Ghiberti a été, et voulu être, plus qu'un *artifex*, un artiste sous la robe de l'artisan, et qu'un contemporain attardé d'Agnolo Gaddi et de Lorenzo Monaco, même si par ailleurs ses productions, comme celles de ces peintres florentins, représentatifs eux aussi du style gothique international, sont placées sous le primat de la ligne gracieuse et chargée de valeur spirituelle. Il a épousé les passions des hommes de la première renaissance à Florence. Il n'importe que son latin défaille quand il faut rendre les passages difficiles de Vitruve, ni que son grec soit inexistant, ou qu'il soit naïvement pédant, quand il date par les olympiades grecques, sur le modèle de Plîne, la chronologie des *Commentarii* en s'embrouillant dans le compte et en calculant les intervalles de cinq en cinq ans au lieu de quatre en quatre ans. Autant que Brunelleschi et Alberti, davantage même sur le plan des œuvres, il a incarné l'idéal de la renaissance de l'homme dans sa dignité et dans son autonomie, au milieu d'un environnement calculable, harmonieux et commensurable à lui-même. Si Ghiberti était mort à quarante-cinq ans quand les portes du nord du baptistère de Florence eurent été mises en place (1424), il ne serait entré dans l'histoire que comme l'éminent représentant du style gothique international en Italie. Le saut dans l'avenir n'a lieu qu'aux portes de l'est les *Portes du Paradis*. Le décapage qui, après la dernière guerre, a restitué leur dorure ne

## LORENZO Ghiberti



BY RICHARD KRAUTHEIMER

In collaboration with

TRUDE KRAUTHEIMER-HESS

change rien au fait que l'essentiel de leur message n'a pas été d'être revêtues des splendeurs de la métaphysique de la lumière, mais d'avoir été conçues comme des quanta d'espace. C'est l'espace appréhendé en tant que substance qui devient le *chiffre* majeur de la spéculation symbolique dans l'art de la première renaissance après 1425. Sans doute l'optique reste celle du moyen âge (Witelo, John Peckham, Roger Bacon), la construction de l'espace encore pragmatique et basée sur une division en quelques plans horizontaux superposés, comme dans les fresques contemporaines de l'Italie du Nord, et suivant la recette du tracé des orthogonales par fil à plomb et compas du *Libro dell'Arte* de Cennino Cennini, quand il s'agit des panneaux à paysages. Mais dans les trois bas-reliefs à cadre architectural: Isaac, Joseph, La Reine de Saba, est appliqué le schéma de la perspective linéaire d'Alberti (*Della Pittura*, 1435), déjà découvert avant 1420 par Brunelleschi avec pour objet le Baptistère même de Florence. Bien entendu, Ghiberti s'en écarte chaque fois que les exigences de l'art ne coïncident plus avec le tracé rigide d'une construction spatiale plus théorique que fondée sur l'acte même de voir, et qui peut avoir à céder le pas à des exigences particulières à l'œuvre d'art. C'est ainsi que dans le panneau d'Isaac, le point de distance accidentel est placé *sous* la ligne d'horizon, ce qui augmente l'effet de plongée pour le spectateur qui doit regarder la scène du dessous, la partie centrale du panneau étant au dessus du niveau de son œil. Ou que, dans celui de la rencontre de Salomon et de la reine de Saba, les deux figures, bien que situées au deuxième plan, soient de la même hauteur que celles du premier plan, ce qui contredit la règle suivie par Ghiberti dans les neuf autres panneaux, mais la raison en est que les deux figures bibliques sont le point focal de la composition symbolique, non seulement parce qu'elles annoncent la montée des nations vers l'église du Christ, mais parce qu'elles faisaient alors allusion à la rencontre et à la réconciliation de l'église de Rome et de celle des Grecs.

On dit qu'il n'y a plus de grand homme pour son valet de chambre. Krautheimer connaît si profondément les replis de la personnalité et de l'art de Ghiberti qu'il lui dénie presque le génie, tout en restant envoûté par le charme et le caractère exquis de ses créations. Il semble cependant que l'inventaire de l'atelier, précisé dans des documents légaux relatifs à la succession, que l'auteur a publiés lui-même, et la mention en particulier de maquettes et d'instruments d'architecte invitent à faire moins modeste la part de la collaboration de Ghiberti avec Brunelleschi dans la construction de la coupole de la cathédrale de Florence. Une association étroite et très confiante avec Brunelleschi, plus encore que des contacts forcés plus sporadiques avec Alberti, éclaire le double miracle des trois panneaux rappelés ci-dessus des *Portes du paradis*: leur aspect de cristallisation en pyramide visuelle et l'apparition de types d'architecture et de programmes d'urbanisme qui dépassent leur fonction de *casamenti* — constructions matérialisant le réseau de la perspective visuelle — pour annoncer, quinze ans avant la publication du *De re aedificatoria* d'Alberti, ce qui ne sera réalisé pour la

première fois que par le Pape Pie II à Pienza et ce qui restera encore idéal — *Architektur die nicht gebaut wurde* (1) — peintes dans les deux splendides *prospettive* peintres d'Urbino et de la Galerie Walters à Baltimore, synthèses, deux générations après Ghiberti, des lois de la recession calculée, mathématiquement mises au point par Piero della Francesca, et des idées en architecture de Giuliano da San Gallo, héritées de Brunelleschi et de Ghiberti.

Philippe VERDIER

## LES TRÉSORS D'ART DU VATICAN

**Oreste FERRARI, Les Trésors d'art du Vatican.** Paris, Éditions Aimery Somogy, 288 pages.

*Les Trésors du Vatican* n'est ni un guide ni un véritable traité de l'histoire du Vatican, mais c'est une histoire vraiment passionnante. Elle est accompagnée d'une illustration qui est une véritable anthologie des plus remarquables œuvres d'art et des monuments qui composent le complexe du Vatican.

L'auteur, Oreste Ferrari, se soucie de plusieurs types de lecteurs. Le néophyte, qui se prépare à une première visite au Vatican, l'initié, qui cherche à approfondir ses premières impressions. Il s'adresse aussi au lecteur qui ne voyage guère qu'en imagination, mais qui se passionne de son fauteuil pour les grandes aventures artistiques.

Sous forme d'itinéraire dans le temps, le développement architectural du Vatican coïncide avec le développement de Rome et de la chrétienté. Les artistes les plus grands, comme les plus modestes, participent aux idées de leur époque respective et traduisent dans leurs œuvres la sensibilité qui leur est particulière. D'où la variété et la richesse des nombreuses formes d'expression.

Générosité de l'illustration en couleur: environ quatre-vingts reproductions distribuées à l'intérieur du texte, facilitant ainsi la référence, et un plus grand nombre en noir et blanc. Les musées se visitent avec plus d'intérêt après une préparation préalable.

Andrée PARADIS

## LES TRÉSORS DE L'IRAN

**A. MAZAHERI, Les Trésors de l'Iran.** Lausanne, Éditions Skira, 1970. (Distribution Weber). 300 pages, 120 reproductions, dont 87 en couleur. Carte, tableau chronologique, notes complémentaires, index des noms et des lieux cités, table des illustrations.

Il est difficile d'imaginer une plus grande réussite que celle de cet ouvrage, qui rappelle les célébrations du vingt-cinquième centenaire de la fondation de la monarchie perse par Cyrus II, qui eurent, à l'automne de 1971, tant de retentissement.

L'auteur, A. Mazaheri, parle de l'Iran avec ferveur. D'un vaste trait, il établit, au moyen d'une plongée dans l'histoire, sa permanence et les cheminements de sa

civilisation. Deux mille cinq cents ans ont façonné, malgré les invasions grecque, arabe ou mongole, la force de l'esprit iranien. Mais en fouillant les antécédents, en établissant l'ancienneté du Sud, comme c'est l'intention de la première partie de l'ouvrage, c'est à travers les œuvres d'art que l'on voit comment s'est forgé l'ordre des réalités. Dans ce sens la poterie de Suse, du IV<sup>e</sup> millénaire, est fort instructive. De même, un gobelet en or de Marlik au 1<sup>er</sup> millénaire. Jusqu'à l'invasion d'Alexandre, au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et particulièrement au moment de la formation du premier empire global de l'histoire, celui des Achéménides, l'empire des Cyrus, des Darius et des Xerxès, l'art est le fruit des progrès gigantesques franchis par une civilisation. Les ruines de Persépolis en attestent.

La seconde partie de l'ouvrage s'attache à la renaissance de l'Iran après l'occupation grecque. Une nouvelle dynastie prend le pouvoir, celle des Parthes Arsacides. A ces hommes de guerre qui ne connaissent qu'un code, celui de l'honneur, succéderont les Sassanides, grands civilisateurs. Sous leur règne, les arts s'épanouiront — couleur, perspective, richesse de la matière trouvent un langage authentique. C'est l'époque de la grande maturité artistique.

La troisième partie de l'ouvrage débute par l'invasion arabe et la balkanisation de l'Iran. Suivront les invasions des Turcs et des Mongols, de Gengis Khan, de Tamerlan, qui par leur bras, à la fois destructeur et rénovateur, amèneront une seconde renaissance iranienne, qui se traduira encore une fois dans l'art achevé de la grande dynastie des Séfévides: l'époque de la grande peinture persane et celle du rayonnement d'Ispahan.

A.P.

## L'ARCHITECTURE ROMANE

**Raymond OURSEL, Invention de l'architecture romane.** Abbaye de la Pierre-qui-Vire, Éditions du Zodiaque, 462 pages et 157 pl., dont 4 en couleur.

Les grands arts tirent leurs ressources de ce qu'ils ont été faits dans une atmosphère de prière. Ceci est particulièrement vrai de l'architecture romane qui est, comme le dit Raymond Oursel, dans son magnifique ouvrage intitulé *Invention de l'architecture romane*, un art éminemment monastique. A travers les âges, un approfondissement spirituel, ou inversement, suscite une expression artistique correspondante.

L'architecture romane représente souvent un certain mystère pour nous, Québécois, qui avons toujours connu, comme quelques-uns le prétendent, un art d'esprit baroque, malgré les diverses formes que notre jeune histoire architecturale a pu connaître. Le livre de M. Oursel constitue une excellente initiation à l'art roman. Écrit dans une langue didactique agréable, qui commande une lecture attentive et patiente, l'intérêt est toujours soutenu par l'érudition, l'aisance, fruit d'une parfaite maîtrise du sujet, et la passion vive de l'auteur, qui transparait à chaque ligne.

L'ouvrage est divisé en un grand nombre de chapitres, circonscrits chacun à un as-

pect particulier. Ainsi isolés et traités abondamment, les différentes questions et les problèmes que pose aux archéologues l'architecture romane, apparaissent clairement. Le procédé nous familiarise avec le sujet, donne des connaissances fouillées et satisfait une curiosité exigeante.

L'architecture romane a commencé à se former vers l'an mille, au moment où la chrétienté prenait corps et où, encore, la barbarie enveloppait les foyers de civilisation. Les archives sont quasi inexistantes et les rares documents contiennent des expressions latines dont l'interprétation, par le manque de références, donne souvent lieu à des polémiques. Les dates des constructions, les origines, l'évolution, les influences et la définition des différentes écoles se laissent difficilement saisir. L'ouvrage rend compte de l'évolution des études archéologiques, des théories et des controverses.

L'auteur nous réserve le plaisir de nous faire assister au cheminement des solutions et des trouvailles techniques et architecturales inventées pour répondre à des problèmes concrets de constructions, souvent audacieusement forcées, dans leurs plus nobles effets, par une soif insatiable d'expression transcendante. Il relève également les procédés inspirés par l'esprit d'économie de temps et de moyens inhérents aux chantiers de tous les siècles.

Le texte s'accompagne de cent quarante dessins, d'une excellente exécution, qui précisent judicieusement les descriptions. Cent cinquante-trois belles planches en héliogravure et quatre planches en couleur — illustrations documentaires, splendide-ment animées par un souffle d'artiste — permettent de se replonger à loisir dans l'esprit de l'art roman et de l'approfondir.

Ce volume est le sixième de la collection *Introductions à la nuit des temps*, des éditions du Zodiaque. Une vingtaine d'autres magnifiques ouvrages, de la collection *Nuit des temps*, sont consacrées à l'art roman de différentes régions.

D'une lecture savoureuse qu'on voudrait voir se prolonger indéfiniment, ce livre vient éclairer notre admiration pour un art profond, issu d'un peuple encore « frustré et ingénu », qui a su imprimer magistralement à la matière, souvent réduite à un seul matériau, la pierre, une intensité spirituelle rarement atteinte.

Claude TURMEL

## LE JOURNAL DE L'IMPRESSIONNISME

**Maria et Godfrey BLUNDEN.** Traduit de l'anglais par Margaret et André Chenais. Lausanne, Éditions d'Art Albert Skira. 245 pages.

L'histoire de la réaction à l'académisme, l'Impressionnisme, est continuellement remise en question à la lumière des connaissances récemment acquises. Mise à part la qualité visuelle du grand album d'art et l'excellence des reproductions, le *Journal de l'Impressionnisme*, de Maria et Godfrey Blunden, ajoute une pierre à l'édifice des définitions que l'on pourrait être amené à donner à l'histoire spécifique de ce mouvement. Bien entendu, l'optique des historiens du présent volume se situe encore au plan chronologique, et l'origine

de cette chronologie se situe à partir d'un achèvement (la fin de l'académisme, qui coïncide avec le bouleversement social qui a secoué la France, il y a exactement un siècle. La Commune de 1871 n'était qu'une facette des principaux éléments de la transformation radicale qui s'est opérée à la fin du XIXe siècle).

Dans le domaine de la peinture, l'art suit de près la réalité, du moins certains artistes s'attachent à ses apparences et cherchent à donner au réel son sens et sa vérité. Libérer la peinture maintenue en tutelle par le gouvernement de Napoléon III, c'était moins pour ces *jeunes révolutionnaires en colère* dire non à l'*antiquomanie* supportée par les pouvoirs officiels que dire oui à une réalité nouvelle qui se dessinait par la pratique des langages les plus divers (littérature, économie, linguistique, psychanalyse). Dire oui également à une ouverture du côté « des besoins et des exigences les plus élevées de l'esprit ». « L'art n'est en somme qu'un mode d'expression, le premier anneau intermédiaire destiné à rattacher l'extérieur, le sensible et le périssable à la pensée pure, à concilier la nature et la réalité finie avec la liberté infinie de la pensée compréhensive. »

Faire voir comment Manet, Monet, Degas, Renoir, Pissarro et tous les impressionnistes se sont intégrés à leur époque et comment *en se trouvant* ils ont donné une des plus belles pages de l'histoire de la peinture, c'est l'objectif de ce magnifique volume abondamment illustré, accompagné d'un dictionnaire-index des noms et lieux cités, d'une bibliographie sommaire et d'une table des illustrations.

A.P.

## LES PRESSES OBERON

Les Presses Oberon, fondées à Ottawa, en 1966, ont publié sous la direction de M. Michael Macklem, plus d'une quarantaine d'ouvrages dont les auteurs sont tous des Canadiens. Les titres déjà parus révèlent un choix varié : romans, nouvelles, documents historiques, biographies et Canadana. Mais les Presses éditent également de la poésie dont le récent recueil de Raymond Souster (Prix du Gouverneur-Général, 1964), ayant pour titre : *The Years*. Le poète de Toronto reprend ses thèmes familiers : la solitude des grandes villes, l'incommunicabilité entre êtres humains, les malheurs et la détresse des humbles, les déshérités et les parias de la société; il parle d'eux à mi-voix, avec compassion et cette tendresse toute fraternelle qui forment le leitmotiv de l'oeuvre entière de cet écrivain, écrite à Toronto où il a toujours vécu.

Il existe également un autre aspect des Presses Oberon qu'il faut souligner : une suite de livres pour enfants, dont trois albums grand format, *The Broken Ark*, *Cinderella* et *Canada on Wheels*, des éditions d'art de la plus haute qualité.

## The Broken Ark

Ce bel album présente sous les traits d'un Bestiaire, une vision aiguë, empreinte d'humour et souvent fort singulière, du royaume des bêtes, vision perçue de l'intérieur et retranscrite par une vingtaine de

poètes, dont Irving Layton, Margaret Atwood, Alden Nowlan, P. K. Page, A. Purdy, Douglas Jones, Gwendolyn MacEwen et plusieurs autres. Ces textes ont été choisis par l'écrivain Michael Ondaatje.

Ainsi, nous devenons tour à tour, l'instinct d'un poème, d'un rêve, cygne, tortue, crocodile, héron, singe, poissons, ou ce jeune éléphant enchaîné, dans un zoo; parfois, ces animaux mythiques qui peuplent nos légendes ou encore, des chevaux songeurs, méditant sous la pluie, à la tombée du jour.

Les beaux dessins de Tony Urquhart de London, Ontario, cernent de près ces rêves, les approuvent et prolongent en nous leur souvenir.

## Cinderella

Un autre album est l'oeuvre de M. Allan Suddon, directeur de la section des Beaux-Arts, à la Bibliothèque Municipale de Toronto. Il reprend ici l'ancienne légende de Cendrillon et l'illustre d'une trentaine de collages qui retiennent d'emblée l'attention par l'originalité hautement fantaisiste de la conception, la fraîcheur des coloris et le baroque de certaines de ses compositions. Grâce à l'oeil magique de ces illustrations, l'auteur perçoit et réinvente l'univers de ce conte et il nous présente les malheurs et tribulations de Cendrillon dans une suite d'images où l'insolite, l'humour narquois et les trouvailles cocasses prédominent. Le style roccoco de maints épisodes, l'univers où figurent les personnages forment des vignettes dignes de la Belle Époque et révèle, chez l'auteur, une perception aiguë du mystère poétique auquel l'enfant réagit instinctivement.

La mise en page, la qualité soutenue du récit, dont le texte français est de M. Claude Aubry, d'Ottawa, lui-même auteur de livres pour enfants, et particulièrement les illustrations de cet album, feront rêver plus d'un enfant... et beaucoup de grands des personnes !

## Canada on Wheels

Les amateurs de voitures d'époque apprécieront sûrement *Canada on Wheels* de M. John de Bondt, où l'auteur retracerait l'histoire de l'automobile depuis les années 1900 jusqu'à 1948. Ce reportage illustré se compose uniquement de la réclame publicitaire, annonces, photographies et textes, extraits des journaux de l'époque. De forts anciennes voitures sont représentées : Winston (1898), la série ABC (1908) suivies des modèles Russell, McKay et Maxwell, sans oublier les célèbres automobiles « A et T » des usines Ford. L'album se referme, non sans nostalgie, sur les derniers modèles Frontenac, Hudson, Pontiac et Chevrolet.

Les textes de cet ouvrage offrent une documentation abondante et fort pittoresque sur les modes, les goûts et les besoins des générations précédentes. Une notation a de quoi faire rêver : en 1903 la vitesse limite s'établit en Ontario, à sept milles à l'heure; le conducteur doit demeurer à une distance d'au moins cent verges de tout véhicule tiré par des chevaux, afin de ne pas les effrayer indûment... sans quoi il risque une amende de vingt-cinq dollars, ou trente jours de prison !

Alma de CHANTAL

## UN SIÈCLE DE PEINTURE CANADIENNE

Jean-René OSTIGUY, *Un siècle de peinture canadienne, 1870-1970*. Québec, les Presses de l'Université Laval, 1971. 206 p., 193 illustr., dont 8 en couleur. Table des illustrations; bibliographie; index des principaux peintres cités.

Retracer l'évolution de la peinture au Canada n'est pas une mince affaire: la dispersion des documents et les trop rares monographies rendent le travail de l'historien fort difficile. En lisant *Un siècle de peinture au Canada* de Jean-René Ostiguy, j'eus l'impression que l'auteur avait relevé le défi de façon étonnante, et ce, à plusieurs égards.

Publié aux Presses de l'Université Laval, ce volume renferme différents articles déjà parus dans des journaux ou des revues, une étude originale sur le Groupe des Sept et les textes de conférences prononcées à la Galerie Nationale du Canada. De prime abord, on pourrait craindre la discontinuité historique de l'ouvrage. Ce n'est pourtant pas le cas, car les chapitres s'enchaînent aisément pour recouvrir les diverses étapes de notre aventure picturale. Par le raffinement de ses propos et sa manière d'apprécier l'oeuvre d'art, M. Ostiguy suscite chez le lecteur un intérêt accru pour les œuvres dont il fait mention. Ses discours ne sont pas dépourvus de jugements de valeur; les réserves qui y sont formulées ne s'appuient surtout pas sur une esthétique sèche et théorique mais ils résultent chez lui d'une vaste connaissance de notre peinture, qui est amour avant d'être raison. Dans un premier temps, l'auteur brosse le tableau du contexte artistique qui prévalait au tournant du siècle. Certes, il n'existait pas d'école précise, mais on peut relever une tendance marquée pour le paysage, la peinture narrative et religieuse. Parmi les toiles représentatives de ces débuts, on souligne celles de William Raphael, de Lucius O'Brien et de Napoléon Bourassa.

Cet art ne représente pourtant qu'un intérêt minime; par sa technique d'exécution, il s'inspire en fait de la peinture académique française d'une part et des aquarellistes anglais de l'autre. La génération qui suivra semble beaucoup plus intéressante, comme le fait remarquer l'auteur. Des peintres tels J. W. Morrice, Suzor-Côté, Maurice Cullen et enfin Ozias Leduc poseront de nouveaux jalons. Ces artistes passeront outre l'impressionnisme et le Néo-impressionnisme pour s'adonner à un style qui traduisait merveilleusement bien le pittoresque de nos paysages. Cette nouvelle orientation conduisit ces artistes vers un symbolisme très répandu au début des années 1915-1925. Dans le chapitre qu'il leur consacre, M. Ostiguy expose la formation de cette équipe de peintres désireux de traduire dans une esthétique commune les différents aspects de notre réalité canadienne. Passant chacun des membres en revue, il insiste sur les influences européennes et américaines dont ils furent tour à tour tributaires. Mais il signale aussi la volonté manifestée par ces artistes de se détacher des écoles étrangères pour en arriver à une peinture bien d'ici.

A propos de Pellán et de Borduas, M. Ostiguy relate le rôle déterminant que ces artistes jouèrent sur notre scène artistique. Relatant le séjour de Pellán à Paris, l'au-

teur raconte comment il sut s'approprier les grands courants de la peinture contemporaine pour les synthétiser dans un style bien personnel. Grâce à l'excellence de ses inventions plastiques, Pellán donna un essor formidable à notre peinture.

Sans prendre parti, M. Ostiguy témoigne d'une véritable sympathie pour Borduas. En analysant la pensée profonde de l'artiste à travers son oeuvre, il souligne et retrace les influences cubistes et surréalistes qui alimentèrent sa peinture. Ses considérations jettent de nouvelles lumières sur l'activité créatrice de l'artiste en nous invitant à une relecture. Notant l'influence de ces chefs de file, l'auteur évoque les noms de Fernand Leduc, de Jean-Paul Mousseau, de Jacques Hurtubise et d'autres, et montre de quelle manière ces derniers bénéficièrent de l'expérience de ces maîtres, pour ensuite tracer leur propre voie. La relève des plasticiens correspond à une autre étape importante, en s'inscrivant à la suite du mouvement automatiste comme une scission et une continuité de ce dernier. Avec les noms de Molinari, Jauran, Belzile et Tousignant, on verra naître les débuts de recherches plastiques formelles qui se rattachent aux préoccupations de Malévitch et de Mondrian. M. Ostiguy termine son ouvrage par un panorama de l'activité artistique à travers le Canada, pour ensuite conclure par des perspectives d'avenir. Par sa présentation, sa mise en page soignée, ses nombreuses illustrations, ce volume fera les délices de tous ceux qui s'intéressent à l'art de chez nous.

Jules ARBEC

### LA COLLECTION PANORAMA

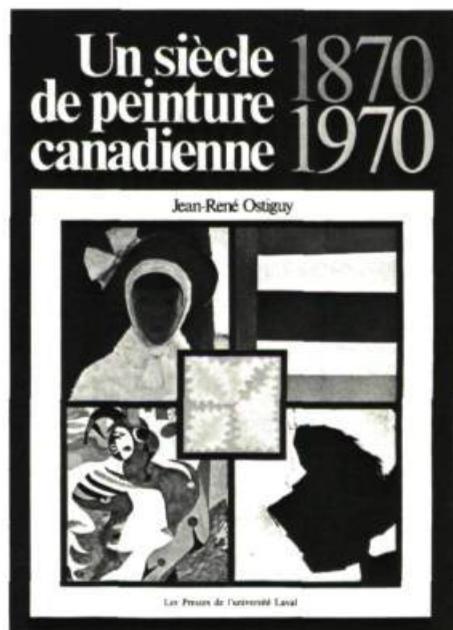
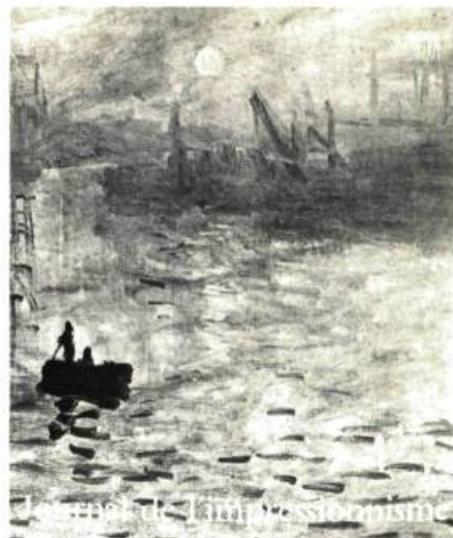
Cette collection, dirigée par Jacques de Roussan et publiée par Lidec Inc., comprend maintenant douze titres. Lucile Oulmet a rendu compte des huit premiers (cf. *Vie des Arts*, XII, 48, p. 65 et XIV, 55, p. 70). Les quatre dernières monographies, parues en 1970, sont consacrées à Jacques Hurtubise, Henri Julien, Mario Merola et aux gravures et sculptures de Povungnituk, dans le Nouveau-Québec. Présentées avec soin et élégance, ces monographies ont chacune de trente à quarante pages; les gravures, en noir et blanc, servent généralement bien le texte.

#### Hurtubise

Préfacée par Bernard Teyssède, la notice de Laurent Lamy sur Hurtubise possède toute la rigueur que ce critique apporte à ses études. Lamy montre avec clarté l'évolution intéressante d'un peintre à la fois audacieux et agressif, consciencieux et même perfectionniste, qui oscille entre l'instinct et le souci de l'ordonnance. L'ouvrage se termine par une courte biographie, une bibliographie, des listes des expositions particulières et de groupe, des prix et bourses obtenus, des collections publiques qui possèdent des oeuvres du peintre.

#### Julien

Paul Gladu nous apporte une excellente analyse de l'art d'Henri Julien. En son temps, ce reporter dessinateur eut peu



Pitscolak  
Pictures out of my life



d'égaux, et ses illustrations égalent les meilleures de son époque. Son dessin était plein de vie, d'esprit, d'humour. Quant à ses peintures et à ses aquarelles, elles en valent bien d'autres, quoi qu'en disent certains détracteurs à qui Gladu me semble accorder beaucoup trop d'importance: leur manque de perspective ne mérite pas tant d'honneur. De bons dossiers biographique et bibliographique complètent l'ouvrage.

### Merola

Dans la préface, Louis Jaque fait remarquer que Merola fut l'un des premiers parmi nos artistes à s'intéresser pratiquement à l'intégration des arts plastiques dans l'architecture. L'auteur, Jacques de Roussan, montre comment Merola, très soucieux du rôle social de l'art, en est venu à la murale qui doit "tenir compte de tous les facteurs de la fonction architecturale", qu'il s'agisse de la destination du bâtiment, de sa situation dans un milieu donné (de l'environnement, selon l'expression à la mode), des réalités économiques. Pour Merola, la sculpture monumentale n'est pas une simple adjonction à un édifice, un simple décor, elle est un élément du mur, et c'est pourquoi il estime que le décorateur doit participer à l'élaboration des plans. Cela a fait "apparaître chez lui le sens du module", module qui vaut d'abord par le jeu des ombres et des lumières mais auquel il ajoute, au besoin, la couleur. Roussan décrit parfaitement le processus de création de l'artiste. Grâce à l'expérience acquise dans différentes techniques (décoration, peinture, fresque, costume et décor de théâtre) et à ses qualités de chercheur, Merola est un artiste dont

on peut encore beaucoup attendre.

La monographie de Roussan comprend une biographie et une bibliographie poussée; elle fournit en outre une liste des expositions particulières et celles de groupe auxquelles Merola a participé, des murales qu'il a exécutées ainsi que des musées et des institutions d'enseignement ou d'affaires qui possèdent de ses oeuvres.

### Povungnituk

Bellement préfacé par Jacques de Roussan, l'ouvrage de Thérèse Le Vallée sur Povungnituk — qui se prononce *Povergnitout* — comprend deux parties: l'histoire de ce poste, certainement le plus connu du Nouveau-Québec, et quelques notices sur ses meilleurs sculpteurs et graveurs, ceux-ci étant en même temps sculpteurs (la sculpture a commencé pour de bon peu avant 1960, et la gravure, en 1962). Les notices accompagnent des reproductions de gravures et de sculptures. Fort bien choisies, les sculptures montrent la plénitude de forme, la monumentalité même, qui me semblent caractériser l'art de ce village, d'où, incidemment, sont aussi sorties la plupart des oeuvres érotiques esquimaudes (cf. *Eros eskimo* d'Hugues de Jouvancourt, publié à La Frégate, en 1968). Mlle Le Vallée, qui est — ou du moins qui était — gérante de la Fédération des Coopératives du Nouveau-Québec, s'est rendue à Povungnituk en 1962, où elle a contribué à la formation de la Caisse populaire qui a précédé l'établissement de la coopérative de vente des oeuvres d'art. Très agréablement présenté, son petit ouvrage est aussi intéressant qu'utile.

Jules BAZIN

### LES DESIGNERS GRAPHISTES

**Graphic Designers.** New-York, Universe Books. Distribution canadienne: Burns & McEachern Limited, Don Mills, Ontario.

Nous saluons ici la parution chez Universe Books de trois nouveaux livres: *Europe 1, U.S.A. 1 et U.S.A. 2*, dans une belle collection consacrée à l'œuvre des *graphic designers*.

Chacun de ces livres, d'environ cent vingt-cinq pages et d'un format de 7 pouces sur 11 (18 cm. x 26), relié pleine toile brune sous jaquette pelliculée, est imprimé au Japon sur papier glacé fort, d'après une maquette de Gan Hosoya, et présente en trois langues, français, anglais, allemand, des designers internationalement connus.

Chaque designer, dans un langage clair et concis, donne son point de vue sur son travail et ses buts; puis suivent une bibliographie et une importante documentation photographique, noir et blanc et couleur, sur son œuvre.

Dans cette collection, le professionnel retrouvera sans doute des choses déjà vues dans *Graphis* mais, pour la première fois et sans recherche, il pourra avoir sous les yeux un échantillon, quoique restreint, assez représentatif des différentes réalisations et quelque fois des différentes manières d'être d'un même designer.

Pour le néophyte, le passage de la vision à la perception de l'art dit commercial sera facilité, car les œuvres présentées sont ici magnifiées par la qualité particulièrement soignée du papier et de l'impression et retrouvent une noblesse que les supports habituels étouffent quelque fois.

Il ne nous reste plus qu'à vous souhaiter le plaisir de revoir ou de découvrir Jean LENICA, Jean-Michel FOLON, Josef MULLER-BROCKMANN, Dick ELFFERS, Louis DANZIGER, Herb LUBALIN, Peter MAX, Henri WOLF, R. O. BLECHMAN, CHERMAYEFF et GEISMAR, Paul DAVIS, Rudolf DE HERAK, et qu'à féliciter Universe Books de cette initiative, en espérant qu'elle trouvera auprès de tous le succès qu'elle mérite.

S. A. LABOZ

### RÊVERIE EN COULEURS

Une collection de 167 photographies en couleurs illustrant les beautés du Canada: son peuple, sa faune et sa flore. C'est une invitation à la joie, au respect, à la reconnaissance et à la sagesse.

Une production de l'Office national du film du Canada

Maquette de Carl Zahn

Éditeur: Lorraine Monk

Relié toile.

**\$12.95**

En vente chez votre libraire et aux Centres d'Information Canada à  
MONTRÉAL, TORONTO, OTTAWA, HALIFAX, WINNIPEG et  
VANCOUVER

On peut aussi se procurer ce volume en écrivant à la

**DIVISION DE L'ÉDITION**

Information Canada

171, rue Slater, Ottawa, K1A 0S9.

### PITSEOLAK: Pictures out of my life

Pitseolak, une Esquimaude d'environ 70 ans, raconte l'histoire de sa vie. Dans son livre, écrit en une langue simple et dépouillée, elle fait revivre son existence quotidienne dans l'Arctique canadien, au Cap Dorset, Ile de Baffin.

Une poésie intense se dégage de la narration et tout autant de ses gravures et de ses dessins. Ils illustrent et complètent admirablement le récit.

Cet album d'art, publié par Design Collaborative Books, Montréal, et Oxford University Press, Toronto, présente simultanément le texte en langue esquimaude, recueilli par Dorothy Eber, et une version anglaise.

Pitseolak, signifiant *pigeon des mers*, laisse dans son sillage tout un univers de rêves qui transcende l'âpre réalité quotidienne.

Un livre fascinant à lire; une vie hors de l'ordinaire à découvrir.

Alma de CHANTAL